



Sophie Anquetil, Représentations et traitement des actes de langage indirects

Béatrice Fracchiolla

► To cite this version:

Béatrice Fracchiolla. Sophie Anquetil, Représentations et traitement des actes de langage indirects. Questions de communication, 2016, pp.326-328. <hal-01723299>

HAL Id: hal-01723299

<https://hal.science/hal-01723299v1>

Submitted on 11 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Langue, discours

Sophie ANQUETIL, *Représentations et traitement des actes de langage indirects*

Paris, Classiques Garnier, coll. Domaines linguistiques, 2014, 399 pages

Issu du travail de thèse de l'auteure, cet ouvrage est divisé en quatre parties et doté à la fois d'un index des notions (pp. 389-392), des auteurs cités (pp. 385-387) ainsi que d'un glossaire (pp. 355-362), ce qui en facilite la lecture et l'utilisation scientifique. Sophie Anquetil y fait un important travail à la fois de cadrage et de mise en perspective théorique, tout en proposant, à chaque début de partie un résumé-présentation de moins d'une page de ce qui va y être abordé. Au croisement de la philosophie du langage et de la pragmatique, les actes de langage indirects (ALI) ont fait l'objet de très nombreuses tentatives de classement depuis John L. Austin (*How to do things with Words*, Cambridge, Harvard University Press, 1962). Néanmoins, aucune ne permet de rendre compte des « dimensions de variations significatives qui les opposent » (p. 13). Les actes de langage indirects (ALI) sont présents dans toutes les communications humaines « tout en impliquant des représentations culturelles propres à chaque communauté linguistique » (p. 14). Aussi l'ambition de cette recherche, qui s'appuie plus particulièrement sur la « pragmatique intégrée » d'Oswald Ducrot (*Le Dire et le dit*, Paris, Éd. de Minuit, 1984) avec l'orientation énonciative qu'elle sous-tend, est-elle de « proposer des outils linguistiques capables de saisir la structure intentionnelle au sein de configurations discursives » (p. 15).

Si reconnaître l'importance du cadre global qui donne ou non les conditions de réussite est relativement aisé, saisir l'intention du locuteur dans la matérialité discursive est tout aussi important. Mais c'est là une question complexe qui nécessite la prise en compte des mécanismes cognitifs entrant en jeu lors de la production d'actes illocutoires, et qui sont de fait souvent ignorés par les linguistes, parce qu'ils ne sont pas historiquement perçus comme concernant directement des faits linguistiques.

Dans une première partie (pp. 27-118) de type état de l'art, l'auteure propose donc de discuter les différents fondements théoriques historiques des actes de langage indirects. Partant du problème général du classement des actes illocutoires, elle arrive progressivement à celui qui l'occupe dans la suite de l'ouvrage : le classement des ALI ainsi que le traitement de leurs énoncés supports. Après un examen précis, Sophie Anquetil en vient à

émettre l'hypothèse selon laquelle le problème posé par les ALI est surtout « un problème de convergence entre les critères de classement définis par Searle et les outils d'identification utilisés pour traiter leurs énoncés supports » (p. 25). La complexité émerge ici de la différence de plans, qu'il est nécessaire de traiter comme distincts pour qu'émerge la question sous-jacente, posée sans être vraiment exprimée : le plus complexe à traiter dans les ALI réside dans la différence de points de vue sur la langue qu'ils posent, non pas comme une source de conflit, ni d'argumentation, mais comme une source, au contraire, de compréhension et de négociation de la relation du locuteur à son interlocuteur.

La deuxième partie (pp. 119-200) du livre met en correspondance certaines marques linguistiques particulières avec des types d'ALI spécifiques à partir de l'hypothèse principale suivante : les conditions de réussite d'un ALI sont présentes, codépendantes, inscrites dans le sens des énoncés supports de ces mêmes ALI et « des phrases sous-jacentes » (p. 17). Cette partie qui relève plus de l'analyse interactionnelle et s'intéresse à l'énonciation, revisite les concepts et principes fondamentaux du cadre théorique des ALI afin de « préciser le lien inférentiel qui lie le sens profond et l'énoncé support à son sens en contexte » (p. 18).

Il s'agit ici de démontrer et définir dans un même temps que, quelle que soit la valeur des ALI qu'elles réalisent, les phrases sous-jacentes comportent des marques linguistiques récurrentes d'ordre modal. C'est pourquoi, dans cette deuxième partie, Sophie Anquetil s'attache essentiellement à étudier le fonctionnement et à pister les régularités entre l'entité à laquelle renvoie la marque modale (la capacité, pour *pouvoir*), et la conséquence (+ Agir), certes convoquée pour interpréter l'acte de langage indirect, mais laissée en suspens (p. 199).

Comme l'auteure le remarque, « ce qui fait la spécificité des énoncés supports d'ALI, c'est que la fluctuation marquée par la modalité semble parvenir d'un décalage entre deux états du monde : l'état du monde existant et celui auquel le locuteur souhaite parvenir » (p. 206). Ainsi est-ce « la fluctuation entre deux états du monde qui semble ici faire médiation : fluctuation entre l'état du monde existant et un état du monde considéré comme possible, voulu, souhaitable, appréciable, pensable, nécessaire, etc. » (p. 206).

Cette partie s'intéresse à la génétique du sens : d'où vient le sens des actes de langage indirects ? Comment et par quels éléments linguistiques est-il porté ? Il est certes lié à leurs énoncés supports, mais

est-ce sur la base d'un formalisme qui viserait à dire que « la signification des phrases est attachée par convention à un sens déterminé » (p. 117) ? Ou bien cette signification est-elle « porteuse d'un potentiel sémantique que le contexte se chargerait d'actualiser » (plus probable) ? Ou bien encore, comprendre et analyser les ALI nécessite-t-il « une approche résolument contextualiste de la signification » (p. 117) ? Ou bien aussi, ajouterons-nous, ces trois approches sont-elles à prendre en compte simultanément dans toute approche de la signification des actes de langage, cela, dans la mesure où la dimension formelle du sens peut également se rattacher au caractère citatif de tout énoncé, que l'on retrouve exemplifié dans le proverbe ? Alors, pourrait-on arguer, tout ALI est également le produit d'une histoire des usages et des évolutions de la langue, qui s'inscrit dans un inconscient collectif, réactualisé par chaque énoncé.

C'est là ce qui semble être sous-jacent à la recherche de Sophie Anquetil, pour qui la théorie des *topoi* et celle des stéréotypes sont au cœur de ce questionnement et permettent de mettre en évidence le but illocutoire du locuteur en termes de données observables. Son postulat de départ étant en effet que l'ALI serait prévisible dès le « niveau sémantique profond » – qui reste néanmoins à définir car assez obscur dans ce qui fait la teneur de cette « profondeur ». La troisième partie de l'ouvrage (pp. 201-264) entre progressivement dans l'approche systémique et aborde plus directement la question des marques modales qui participent souvent à l'accomplissement des actes de langage indirects sans qu'on puisse les associer à une valeur illocutoire précise – avec, en particulier, une étude sur corpus du verbe *pouvoir*, prolongée dans la partie suivante. Il s'agit de mettre en évidence les configurations discursives dans lesquelles on trouve le verbe *pouvoir* utilisé comme « marqueur d'anticipation perlocutoire », que la chercheuse définit comme un véritable outil (marqueur) permettant de prévoir en quelque sorte l'intention relationnelle recherchée par le ou la locuteur/trice auprès de son/ses interlocuteurs/trices. (p. 20). La mise en évidence de cet outil est fondée sur le fait que de nombreuses « inférences stéréotypiques » président à la réalisation des ALI, ce qui permet de dégager l'idée d'un « arrière-plan intentionnel stable » visible à travers les marques linguistiques d'ordre modal que contiennent toutes les phrases sous-jacentes des actes de langage indirects, quelles que soient les réalisations des ALI qu'elles portent. Cependant, après avoir analysé les « marqueurs d'anticipation perlocutoires » comme base possible d'identification en propre des actes illocutoires dérivés (indirects), l'auteure arrive à la

conclusion que le type d'inférences stéréotypiques qu'ils permettent de mettre en avant est en réalité propre à tout acte de langage dans la mesure où chaque fois qu'une locutrice ou un locuteur prend la parole, elle ou il le fait à seule fin « d'engager un processus transformationnel permettant de satisfaire la visée perlocutoire du locuteur » (p. 263).

C'est donc surtout à partir de l'étude du verbe *pouvoir* que l'auteure traite la question centrale de la modalisation, tout en validant le système de traitement des ALI qu'elle propose. Elle développe alors sur cette base les grands principes d'une approche argumentative de l'indirection, dans l'idée que la signification et le sens de l'acte de langage indirect sont toujours unis, tout en restant très attachée à se fonder sur la matérialité discursive, seule observable.

À partir d'un corpus d'étude, la quatrième partie (pp. 265-354) s'intéresse aux éléments contextuels présent dans le cadre énonciatif pour « déterminer quelle inférence stéréotypique est sélectionnée par le locuteur et de prendre en considération toutes les composantes du but illocutoire » (p. 19). Ainsi s'agit-il d'identifier, grâce en particulier à la base Frantext – utilisée comme outil d'exploration – des « marqueurs d'ancrage énonciatif » et « marqueur de contenu propositionnel ». Ainsi, tout en s'inspirant largement des nombreuses théories sous-tendant cette question des actes de langage, l'auteure a-t-elle voulu voir de quelle manière il était possible à la fois d'en formaliser la recherche et la catégorisation selon d'autres éléments, liés plus largement au contexte et à l'inscription des énoncés dans des discours, qu'à une simple catégorisation d'intentionnalité, mais aussi comment il était possible d'aller jusqu'à en automatiser le traitement.

Dans cet ouvrage, Sophie Anquetil pose une série de questions qui sont de celles que suscitent chez nous tous les ALI. Son originalité est de chercher à y répondre, en s'appuyant sur un état de l'art et une réflexion sur le sujet qui sont hors des sentiers battus, preuve qu'ils suscitent « un questionnement épistémologique profond dans le domaine des sciences du langage » (p. 12) : que veut communiquer le locuteur lorsqu'il a recourt aux ALI ? Pourquoi veut-il le communiquer *via* des ALI ? Quels sont les phénomènes cognitifs en jeu dans la production d'ALI ? Que se passe-t-il au niveau de la réception ? Par quels moyens peut-on essayer de systématiser la compréhension et l'analyse des ALI ? Et à partir de quels éléments linguistiques ? Pour cela, l'auteure s'intéresse ici de près aux énoncés supports des ALI, dont elle part, pour tenter de mettre en évidence une systématisation possible des liens qui

doivent, pense-t-elle, nécessairement exister, entre les éléments linguistiques des énoncés qui les portent et leur permettent de se dire et d'exister en tant qu'actes de langage indirects, et le sens pragmatique de ces mêmes énoncés. L'un des intérêts majeurs de l'ouvrage est d'aborder de front la complexité qui ressort d'une tentative de traitement systématique des énoncés supports des AU, en particulier à partir de la notion de modalité et du verbe *pouvoir*, sur lequel la chercheuse fonde ici plus particulièrement son corpus. En effet, si je dis « peux-tu me passer le sel ? », pour reprendre un exemple canonique en la matière, nous savons bien évidemment que l'action visée n'est pas la vraie question du « pouvoir » mais du « faire ». De la sorte, l'idée introduite par l'auteure, bien qu'elle ne la présente pas directement sous cet aspect, est que la modalisation serait essentiellement liée à la dimension relationnelle qui s'introduit entre une demande que l'on formule à l'intention d'autrui d'une manière qui doit être adoucie plutôt qu'impérative, afin de susciter plus efficacement l'empathie et la satisfaction de notre besoin. « Peux-tu » remplace en réalité sur le plan linguistique « j'aimerais/je souhaiterais que tu... », qui sont d'autres formes de modalisation pour la réalisation effective pragmatique d'un AU comparable. En ce sens, il ressort de la lecture que la modalisation constitue le support même des actes de langage indirects et que, ensemble, ils agissent pour favoriser l'expression d'une construction relationnelle du lien à autrui, beaucoup plus que sur le plan d'une efficacité qui serait sémantique. Ainsi l'idée derrière tout cela serait-elle peut-être que, après avoir pensé essentiellement que le langage et la langue devaient s'étudier pour ce qu'ils disaient, l'intérêt majeur de l'étude du langage et des langues est d'étudier ce qu'ils ne disent pas. Dans cet ouvrage, Sophie Anquetil montre une grande maîtrise scientifique de ce qui apparaît comme un processus d'élaboration et de construction déconstructiviste – puisqu'il s'agit bien de chercher à expliquer, et de trouver une manière systématique de le faire, le sens qui n'est pas le sens.

Béatrice Fracchiolla

Crem, université de Lorraine, F-57000

beatrice.fracchiolla@univ-lorraine.fr

Peter BLUMENTHAL, Iva NOVAKOVA, Dirk SIEPMAN, eds,
Les Émotions dans le discours/Emotions in Discourse
Francfort-sur-le-Main, P. Lang, 2014, 434 pages

Ce recueil d'études issu d'un colloque tenu à Osnabrück en 2013 n'est pas seulement une simple addition de travaux, mais aussi le résultat d'une vision sur le fait linguistique comme porteur des multiples significations quand il s'agit des émotions. L'imposant volume est divisé

en sept sections qui cherchent à associer ou alterner l'onomasiologie et la sémasiologie, comme l'affirment les éditeurs dans l'introduction (pp. 9-14). La démarche est justifiée par la conviction que « chaque unité lexicale suggère une certaine vision de son référent » (p. 9). Les émotions sont considérées par les éditeurs et de nombreux chercheurs comme étant à « l'interface » non seulement des dynamiques linguistiques, mais aussi de plusieurs disciplines : psychologie du cerveau, psychologie cognitive, anthropologie, etc. L'ouvrage ouvre des perspectives parfois inédites dans la « combinatoire » de plusieurs voies qui mettent au centre le fait linguistique et les émotions vus comme indicateurs des comportements linguistiques dans des contextes cartographiés par les auteurs.

Le livre dévoile aussi une difficulté méthodologique. Les 30 contributions présentent une impressionnante variété des choix en linguistique, lexicographie, des substantifs aux verbes, des adverbies aux contextes actantiels, de la linguistique comparative (français, grec, polonais, allemand, arabe, russe) à la didactique et à l'informatique. C'est une riche diversité d'approches, des sujets et des applications. En même temps, à la suite des découvertes issues du projet Emolex – une cartographie linguistique des émotions en cinq langues –, il n'est pas surprenant que les chercheurs soient avisés sur la nature différente du contexte qui provoque l'usage des mêmes mots (par exemple, *rage*, *colère*, *anger*, *stupeur/étonnement*, *jalousie*, *shame*) dans les mêmes situations. Les analyses telles celles de Jacques François et Sascha Diversy (pp. 15-37), Dirk Siepmann (pp. 39-53), Fabienne Baider et Maria Constantinou (pp. 55-67) ou celles de Dylan Glynn (pp. 70-81) et de Karolina Krawczak (pp. 83-94) relèvent des approches différentes et aussi un potentiel pour modéliser des comportements linguistiques dans chaque situation, corpus, contexte en tenant compte de la méthode d'analyse appliquée à chaque cas.

Les émotions sont le résultat d'un contexte et/ou de générateurs de contextes émotionnels. Comme le montrent Anna Wierzbicka et Jean Harkins (« Introduction », pp. 1-34, in : Jean Harkins, Anna Wierzbicka, *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, New York, Mouton De Gruyter, 2001), si les mots qui expriment les émotions sont toujours les seuls et mêmes indicateurs des sentiments qu'on éprouve dans une certaine situation, des différences surgissent dans les expériences intimes, les troubles intérieurs qu'on a chaque fois qu'un équilibre est rompu. Même si les auteurs du présent ouvrage ne se réfèrent pas explicitement à cette idée, elle est à prendre en compte au vu des nombreuses études sur la psychologie du